HILDA HILST et ADÉLIA PRADO
Poèmes
présentés par Michel Riaudel et Rita Olivieri-Godet

On aurait eu bien des raisons de rapprocher Hilda Hilst et Adélia Prado. Brésiliennes toutes deux, elles appartiennent à une même génération: l'une naît en 1930 dans l'État de São Paulo, la seconde cinq ans plus tard, dans le Minas Gerais, à Divinópolis exactement, un nom qui ne s'invente pas. Littérairement, elles grandissent sur le fond d'un modernisme devenu adulte, dont les éclats de jeunesse ont cédé le pas à la reconnaissance publique. De nouveaux soubresauts se préparent, qui vont bousculer la langue et l'écriture: la réaction lyrico-formaliste de 1945, Clarice Lispector, João Guimarães Rosa...

Leur œuvre respective a encore en commun de s'exercer à la prose autant qu'au vers et, surtout, de croiser l'expression brûlante du désir et la soif d'une «connaissance», l'engagement des sens, du corps, et la quête de sa transcendance. Autant qu'aux parallèles pourtant, biographie et esthétique invitent à la confrontation.

Hilda Hilst connaît assez vite la métropole pauliste, les voyages en Europe, débute en poésie dès 1950, avant de se retirer, treize ans plus tard, du monde et de la vie «dissolue» pour se consacrer, selon ses propres termes, à la «volupté de la langue». Dans sa «Maison du Soleil» près de Campinas, elle écrit aussi plusieurs pièces de théâtre, montées à São Paulo dans les années soixante-dix. C'est peu après qu'Adélia Prado sort de l'anonymat, jusque-là soumis à un ordinaire de femme au foyer élevant ses cinq enfants, à un quotidien de petite ville provinciale. En 1976, son premier livre lui ouvre les portes de la popularité nationale.

Dans ses poèmes de dévotion et de célébration, le lyrisme d'Adélia Prado en appelle au récit, à l'histoire. Il s'inscrit dans le temps, convoque l'expérience vécue, le souvenir. Fait toutefois obstacle à cet écoulement tranquille la discontinuité de la mémoire, gardienne de l'événement épiphanique, à la fois rencontre d'absolu et épreuve du langage. De fait, cette condition de plénitude, dont la contrepartie est la découverte de l'absence et du vide, mène au bord du silence.

C'est ce que le poème ne peut être qu'à demi, vers interrompu par le blanc. Comme ces échassiers: une patte dans l'eau, l'autre non. Il faut alors se placer dans un état premier, d'innocence, capable de rétablir l'unité perdue entre homme et cosmos, de restituer l'enchantement du réel, son sens caché. Pour renouer avec la «vision», Adélia Prado fait plus confiance aux sens et à l'intuition qu'à la pensée logique. Elle s'enracine dans le local, le banal, la simplicité. Discipline assez franciscaine d'une femme commune, pourrait-on dire, si elle n'exaltait dans le même temps la spontanéité sensuelle des corps.

Dans l'espace d'un catholicisme de paroisse, bonhomme et sage, l'érotisation du désir de l'Autre jette un trouble. Non que, depuis le *Cantique des cantiques*, la poésie mystique n'ait jamais allumé ces «religieux incendies» dont parle Octavio Paz. Mais l'inconvenance surgit ici et de sa «laïcisation», et d'un déplacement du sujet lyrique, venant occuper tant le lieu féminin que masculin: «La femme, elle, se dédouble», au point de pouvoir suspendre un poème sur un provocant: «Je suis Dieu». Aussi la séduction en œuvre est-elle tout autant réversible, celle qu'exerce la femme et celle sur elle exercée.

Par quelle autre sirène? La langue elle-même, dont le poète, graine et fruit, tient ainsi les deux corps dans la page. La poésie, pour se dire avec sa roue dentée, se dédouble elle aussi, en récit infrapoétique et en texte métapoétique. Il lui faut en passer par la troisième (et non) personne, position neutralisée. Dans cette dramaturgie de la révélation, tout est joué: c'est l'histoire. Tout se joue: le poème. Reste au langage son office, travaillé dans le semblant d'un en-deçà: le prosaïsme nu, la syntaxe réinventée, des images prises entre rêve et lucidité, concrétude et figure.

Hilda Hilst, au contraire, invoque. Directement, et de façon oblique. Elle se constitue dans et par son désir, radicalement inégale au non-Moi, au Sans Nom. Parole constamment arrachée au néant, sans cesse menacée d'y revenir, bientôt poussière, elle demande haletante, par syncopes, à accéder, à naître. Le lieu d'où elle s'exprime est précisément le non lieu, non pas vérité révélée mais prière, à laquelle nous sommes conviés en acteurs presque autant qu'en spectateurs, projetés sur la scène même du manque.

Car le grand Autre cette fois reste dans l'ombre, obscur, opaque, innommable parce qu'interdit de représentation, innommé parce que définitivement absent. Objet d'une «mystique orpheline», il se tient dans un retrait d'où vise à le tirer chaque poème, qui essaie tour à tour soumission, insolence, séduction, apitoiement... Lectrice de

Bataille, l'œuvre de Hilda Hilst est même prête en d'autre lieux[1] à se profaner dans l'obscène, entre gnose et pornographie, dans le blasphème, sorte de prière inversée. Mais ce renversement est d'une nature nouvelle.

Il tient à l'instabilité d'un sujet sans site assigné, en quête d'une attache abolie aussitôt qu'entrevue. Sorte d'Archiloque errant, cet être en dépense appelle l'union et le dessaisissement de soi d'où naissent images et symboles de la poésie lyrique. «Comme des étincelles d'images» précisait Nietzsche, dont elle rencontre finalement la métaphore. Nourrie de textes des plus divers, des physiciens aux écrits hébraïques, renouant avec une dynamique baroque où les extrêmes se côtoient, son œuvre poétique témoigne de la nostalgie d'une perfection, d'une totalité, toutefois incertaines.

Lorsque, avec ce qu'il se voudrait d'animal, le corps s'y avance, c'est donc dans l'apparence d'une objectivité toute allégorique, dont l'ancrage est la langue, la langue seule, dans son plus large écartement possible, profuse, rare, familière, archaïque. Ainsi définit-elle la démarche créatrice: d'abord connaître sa propre langue de manière absolue. Puis oublier qu'on la connaît et tout recommencer, afin d'y accomplir le pas nouveau.

Chacune à sa façon, quoi qu'il en soit, réinvente une parole advenant à une chair. Fête ou lamentation, leurs poèmes font vibrer une force intérieure, seulement captée du dehors par l'éclat qu'elle donne aux surfaces. Dans la mort jouée, dans l'épaisseur et le destin du désir, autrement dit dans la littérature où l'auteur doit disparaître pour séduire, ils cherchent et trouvent une mesure d'infini.

Rita Olivieri-Godet et *Michel Riaudel*

1. Les éditions de L'Arpenteur ont publié d'elle *Contes sarcastiques (Fragments érotiques)* et *L'obscène Madame D*, traduits par Maryvonne Lapouge-Pettorelli.

HILDA HILST
Sobre a Tua Grande Face

À memória de Ernest Becker

A Ricardo Guilherme Dicke,
por identificação no exercício
da procura

Honra-me com teus nadas.
Traduz meu passo
De maneira que eu nunca me perceba.
Confunde estas linhas que te escrevo
Como se um brejeiro escoliasta
Resolvesse
Brincar a morte de seu próprio texto.
Dá-me pobreza e fealdade e medo.
E desterro de todas as respostas
Que dariam luz
A meu eterno entendimento cego.
Dá-me tristes joelhos.
Para que eu possa fincá-los num mínimo de terra
E ali permanecer o teu mais esquecido prisioneiro.
Dá-me mudez. E andar desordenado. Nenhum cão.
Tu sabes que amo os animais
Por isso me sentiria aliviado. E de ti, Sem Nome
Não desejo alívio. Apenas estreitez e fardo.
Talvez assim te encantes de tão farta nudez.
Talvez assim me ames: desnudo até o osso
Igual a um morto.

HILDA HILST
Sur Ta Grande Face
traduit par Michel Riaudel

À la mémoire d'Ernest Becker

À Ricardo Guilherme Dicke,
pour l'identification dans
l'exercice de la quête

Honore-moi de tes riens.
Traduis mes pas
De sorte que jamais ne me perçoive.
Confonds ces lignes que je t'écris
Comme si un malicieux scoliaste
Décidait
De jouer la mort de son propre texte.
Donne-moi pauvreté et flétrissure et peur.
Et l'exil de toutes les réponses
Qui donneraient jour
À mon éternel entendement aveugle.
Donne-moi de tristes genoux.
Que je puisse les planter dans une moindre terre
Et là, de tes prisonniers, demeurer le plus oublié.
Donne-moi mutisme. Et allure désordonnée. Même pas un chien.
Tu sais que j'aime les animaux
Je m'en sentirais soulagé. Et de toi, Sans Nom
Je ne veux pas soulagement. Seulement bornes et fardeau.
Peut-être ainsi t'enchanteras-tu d'une si pleine nudité.
Peut-être ainsi m'aimeras-tu: dénudé jusqu'à l'os
Pareil à un mort.

O que me vem, devo dizer-te DESEJADO,
Sem recuo, pejo ou timidezes. Porque é mais certo mostrar
Insolência no verso, do que mentir decerto. Então direi
O que se coleia a mim, na intimidade, e atravessa os vaus
Da fantasia. Deito-me pensada de bromélias vivas
E me recrio corpórea e incandescente.
Tu sabes como nasceu a idéia das pontiagudas catedrais?
De um louco incendiando um pinheiro de espinhos.
Arquiteta de mim, me construo à imagem das tuas Casas
E te adentras em carne e moradia. Queixumosa vou indo
E queixoso te mostras, depois de te fartares
Do meu jogo de engodos. E a cada noite voltas
Numa simulação de dor. Paraíso do gozo.

Ce qui me vient, je dois te le dire EN DÉSIR,
Sans recul, ni pudeur, ni retenues. Parce que mieux vaut faire montre
D'insolences dans le vers, que de mentir vraiment. C'est pourquoi je dirai
Ce qui serpente jusqu'à moi, dans l'intimité, et traverse les gués
De l'imagination. Je me couche en me pensant bromélies vives
Et me recrée corporelle et incandescente.
Sais-tu comment est née l'idée des cathédrales aux flèches aiguës?
D'un fou qui incendiait un pin d'épines.
Architecte de moi-même, je me bâtis à l'image de tes Maisons
Et tu t'y introduis en chair et demeure. Dolente suis
Et toi plaintif, après t'être repu
De mon jeu de leurres. Et chaque nuit tu reviens
Dans un faux-semblant de douleur. Paradis de la jouissance.

De tanto te pensar, Sem Nome, me veio a ilusão.
A mesma ilusão

Da égua que sorve a água pensando sorver a lua.
De te pensar me deito nas aguadas
E acredito luzir e estar atada
Ao fulgor do costado de um negro cavalo de cem luas.
De te sonhar, Sem Nome, tenho nada
Mas acredito em mim o ouro e o mundo.
De te amar, possuída de ossos e de abismos
Acredito ter carne e vadiar
Ao redor dos teus cimos. De nunca te tocar
Tocando os outros
Acredito ter mãos, acredito ter boca
Quando só tenho patas e focinho.
Do muito desejar altura e eternidade

Me vem a fantasia de que Existo e Sou.
Quando sou nada: égua fantasmagórica
Sorvendo a lua n'água.

De tant te penser, Sans Nom, m'est venue l'illusion.
La même illusion

De la jument qui boit l'eau et pense absorber la lune.
De te penser je me couche dans les aiguades
Et crois luire, attachée
À l'éclair du flanc d'un noir cheval de cent lunes.
De te rêver, Sans Nom, je n'ai rien
Mais crois en moi l'or et le monde.
De t'aimer, possédée d'os et d'abîmes
Je crois avoir chair et divaguer
Autour de tes cimes. De ne jamais te toucher
Lorsque je touche les autres
Je crois avoir mains, je crois avoir bouche
Quand n'ai que pattes et naseaux.
De si fort désirer hauteur et éternité

Me prend la chimère d'Être et d'Exister.
Quand ne suis que néant: jument fantasmagorique
Absorbant la lune dans l'eau.

Vem apenas de mim, ó Cara Escura
Este desejo de te tocar o espírito

Ou és tu, precisante de mim e de minha carne
Que incendeias o espaço e vens muleiro
Montado em ouro e sabre, clavina, cinturões
Rebenque caricioso
Sobre a minha anca viva?
Ou há de ser a fome dos teus brilhos
Que torna vadeante o meu espírito
E me faz esquecer que sou apenas vício
Escureza de terra, latejante.

Vem de mim, Cara Escura, a ramagem de púrpura
Com a qual me disfarço. As facas
Com os fios sabendo à tangerina, facas
Que a cada dia preparo, no seduzir
Tua fina simetria. E vem de ti, Obscuro,
Toda cintilância que jamais me busca.

De moi seule vient, ô Noir Visage
Ce désir de te toucher l'esprit

Ou est-ce toi, dans le besoin où tu es de moi et de ma chair
Qui incendies l'espace et viens en muletier
Monté d'or et de sabre, de carabine, ceinturons
Cravache caressante
Sur ma hanche vive?
Ou serait-ce la faim de tes éclats
Qui rend mon esprit vagabond
Et me fait oublier que je ne suis que vice
Noirceur de terre, pantelante.

De moi vient, Noir Visage, le ramage de pourpre
Dont je me travestis. Les couteaux
Dont le fil connaît la mandarine, couteaux
Que chaque jour je prépare, dans le travail de séduire
Ta fine symétrie. Et de toi vient, Obscur,
Toute la scintillance qui jamais ne me cherche.

Quisera dar nome, muito, a isso de mim
Chagoso, triste, informe. Uns resíduos da tarde
Algumas aves, e asas buscando tua cara de fuligem.
De áspide.
Quisera dar o nome de Roxura, porque a ânsia
Tem parecimento com esse desmesurado de mim
Que te procura. Mas também não é isso
Este meu neblinar contínuo que te busca.
Ando em grandes vaguezas, açoitando os ares
Relinchando sombras, carreando o nada.
Os que me vêem me gritam: como tem passado
A aldeã de sua alteza? E há chacotas e risos.
Mas vem vindo de ti um entremuro de sons e de cicios
Um labiar de sabores, um sem nome de passos
Como se águas pequenas desaguassem
Num pomar de abios. Como se eu mesma
Flutuasse, cativa, ofélica, sobre a tua Grande Face.

J'aurais fort voulu donner nom à cela, part de moi
Mortifiée, triste, informe. Des résidus d'après-midi
Oiseaux, et les ailes sur les traces de ton visage de suie.
D'aspic.
J'aurais voulu lui donner le nom de Pourprure, car la soif inquiète
A semblance de cette démesure, part de moi
Qui t'appelle. Mais ce n'est pas non plus cela
Ce brouillard continu qui est mien et te cherche.
En grands égarements je vais, fouettant les airs
Hennissant les ombres, charroyant le néant.
Ceux qui me voient me crient: comment se porte
La payse de son altesse? Et pointent quolibets et rires.
Mais venant de toi se rapproche un clapotis de sons et de bruissements
Un babil de saveurs, un sans nom de foulées
Comme si des filets d'eau se déversaient
Dans un verger de sapotilles. Comme si moi-même
Je flottais, captive, ophélique, sur ta Grande Face.

Hoje te canto e depois no pó que hei de ser
Te cantarei de novo. E tantas vidas terei
Quantas me darás para o meu outra vez amanhecer
Tentando te buscar. Porque vives de mim, Sem Nome,
Sutilíssimo amado, relincho do infinito, e vivo
Porque sei de ti a tua fome, tua noite de ferrugem
Teu pasto que é o meu verso orvalhado de tintas
E de um verde negro teu casco e os areais
Onde me pisas fundo. Hoje te canto
E depois emudeço se te alcanço. E juntos
Vamos tingir o espaço. De luzes. De sangue.
De escarlate.

Aujourd'hui je te chante et bientôt dans la poussière que je serai
Te chanterai encore. Et j'aurai tant de vies
Que tu m'en donneras pour mon nouvel éveil
À essayer de te trouver. Parce que tu vis de moi, Sans Nom,
Subtilissime aimé, je hennis devant l'infini, et je vis
Car de toi je connais ta faim, ta nuit de rouille
Ta pâture qui est mon vers perlé de teintures
Et d'un vert sombre ton casque et les sablières
Où tu m'enfonces sous tes pieds. Aujourd'hui je te chante
Et bientôt fais silence si je t'atteins. Et ensemble
Nous teindrons l'espace. De lumières. De sang.
D'écarlate.

Desejei te mostrar minha forma humana
Afastada de todo da velhice. Por isso
É que te chamo a ti desde criança
E adolescente e mulher, também contigo
Em chamamento convivi. E tive corpo e cara preciosos
E brisas crespas numa voz tão rara
Que se tivesses vindo àquele tempo
Me verias a mim num corrido de horas
Um demoroso estar de muitos noivos.
E de todos, Soturno, nenhum foi tão coalescente

Tão colado à minha carne, como tu foste, ausente.
Dirás demasiado. Mas fosca e acanhada, hoje,
Peço-te com o luzir dos ossos
Com a fragilidade de uma espuma n'água
Que me visites antes do adeus da minha palavra.

J'ai désiré te montrer ma forme humaine
Distante en tout de la vieillesse. C'est pourquoi
Je t'appelle, toi, depuis l'enfance
Et avec toi encore, adolescente et femme
Dans les appels j'ai vécu. Et j'ai eu corps et visage précieux
Et des brises crêpelées dans une voix si rare
De sorte que si tu étais venu en ce temps-là
Tu m'aurais vu, dans un défilé d'heures
Le languissant état de maints fiancés.
Et de tous, Lugubre, nul ne fut plus coalescent

Si collé à ma chair comme tu le fus, absent.
À l'excès diras-tu. Mais humblement, éteinte, aujourd'hui
Je te prie avec la luisance des os
Avec la fragilité d'une écume sur l'eau
De me rendre visite avant que ma parole à jamais ne se taise.

Lavores, cordas e batalhas
O que me vem da alma. Lavor
Porque trabalho sobre o teu rosto
De palha: construo o impossível
Meu senhor. Cordas, porque te amarro
Com as turquesas informes do desejo.
E um sem fim de batalhas
Porque prender a ti num coração de fêmea
É querer lavores: o quebradiço constante
Porque tento com a palha
A finura perfeita de um semblante.
E o que deve fazer
Quem não se lembra mais do mais perfeito
E de si mesma só tem o humano gesto?

Labeurs, cordes et batailles
Ce qui me vient de l'âme. Labeur
Car je travaille sur ton visage
De paille: je bâtis l'impossible,
Seigneur. Cordes, car je t'attache
Par les turquoises informes du désir.
Et un infini de batailles
Car te ravir dans un cœur de femelle
C'est vouloir les labeurs: le frêle constant
Car j'essaie par la paille
La finesse parfaite d'un visage.
Et que doit-elle faire
Celle qui n'a plus mémoire du plus parfait
Et d'elle-même n'a que le geste humain?

De montanhas e barcas nada sei.
Mas sei a trajetória de uma altura
E certa fundura de águas
E há de me levar a ti uma das duas.
De ares e asas não percebo nada.
Mas atravesso abismos e um vazio de avessos
Para tocar a luz do teu começo.
Das pedras só conheço as ágatas.
Mas arranco do xisto as esmeraldas
Se me disseres que é o verde a dádiva
Que responde as perguntas da Ilusão.
E posso me ferir no gelo das espadas
Se me quiseres banhada de vermelho.

Em minhas muitas vidas hei de te perseguir.
Em sucessivas mortes hei de chamar este teu ser sem nome
Ainda que por fadiga ou plenitude, destruas o poeta
Destruindo o Homem.

De montagnes et de barques j'ignore tout.
Mais je connais la trajectoire d'une hauteur
Et quelque profondeur d'eaux
Et il faudra que l'une d'elles me mène jusqu'à toi.
D'ailes et d'airs, rien ne perçois.
Mais je traverse les abîmes et un vide d'envers
Pour toucher la lumière de ton commencement.
Je ne connais des pierres que les agates.
Mais j'arrache du schiste les émeraudes
Si tu me dis que le vert est l'offrande
Qui répond aux demandes de l'Illusion.
Et je peux me blesser sur le froid glacé des épées
Si tu me veux baignée de vermeil.

En mes nombreuses vies je te poursuivrai.
En successives morts j'appellerai ton être sans nom
Bien que, par fatigue ou plénitude, tu détruises le poète
En détruisant l'Homme.

Escaldante, Obscuro. Escaldante teu sopro
Sobre o fosco fechado da garganta.
Palavras que pensei acantonadas
Ressurgem diante do toque novo:
Carrascais. Gárgulas. Emergindo do luto
Vem vindo um lago de surpreendimento
Recriando musgo. Voltam as seduções.
Volta a minha própria cara seduzida
Pelo teu duplo rosto: metade raízes
Oquidões e poço, metade o que não sei:
Eternidade. E volta o fervente langor
Os sais, o mal que tem sido esta luta
Na tua arena crispada de punhais.

E destes versos, e da minha própria exuberância
E excesso, há de ficar em ti o mais sombroso.
Dirás: que instante de dor e intelecto
Quando sonhei os poetas na Terra. Carne e poeira
O perecível, exsudando centelha.

Casa do Sol, 1985-1986

Brûlant, Obscur. Brûlant ton souffle
Sur l'éteinte clôture de la gorge.
Des paroles que j'ai cru cantonnées
Resurgissent devant la tournure nouvelle:
Brousses. Gargouilles. Émergeant du deuil
Approche un lac d'étonnement
Qui recrée son lichen. Reviennent les séductions.
Revient mon propre visage séduit
Par ton double visage: moitié racines
Creux et puits, moitié ce que j'ignore:
Éternité. Et revient la fervente langueur
Les sels, le mal que fut toujours cette lutte
Dans ton arène crispée de poignards.

Et de ces vers, et de ma propre exubérance
Et de mon propre excès, il restera en toi le plus sombre.
Tu diras: quel instant de douleur et d'intellect
Quand je rêvai les poètes sur la Terre. Chair et poussière
Le périssable, exsudant d'étincelle.

Casa do Sol, 1985-1986

traductions de Michel Riaudel